

Laurence Gavarini

MARIE RAYNAL Laurence Gavarini, vous êtes sociologue de l'enfance. Comment définissez-vous votre travail ?

LAURENCE GAVARINI La sociologie de l'enfance existe comme spécialité depuis plusieurs années dans la sociologie anglo-saxonne et nous essayons de la construire comme une spécialité à part entière au sein de

■ Laurence GAVARINI

la sociologie de langue française. J'ai personnellement également une formation psychanalytique. En tant que professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris VIII située en Seine-Saint-Denis, les questions éducatives se sont imposées à moi de façon toute particulière, d'autant que j'anime une équipe de recherche sur le thème « Clinique, éthique, enfance et subjectivité » qui privilégie les approches cliniques de l'enfance mais qui a aussi engagé une réflexion sur l'éthique des pratiques professionnelles avec les enfants.

J'ai beaucoup travaillé sur les questions de procréation médicalement assistée dès les années quatre-vingt, puis sur la question de la maltraitance et des violences faites aux enfants. Il ne s'agit pas d'analyser les pratiques violentes en tant que telles, mais d'essayer de comprendre comment, autour de cette nouvelle préoccupation sociale, tout le rapport aux enfants est en train de se modifier.

MR Si l'on s'en tient aux discours assez généraux sur les enfants et l'avenir de notre pays, on a le sentiment qu'ils occupent une place très importante. Mais, paradoxalement, dans le même temps, on n'entend pas beaucoup parler d'eux. On parle des adolescents, des questions d'autorité, des enfants beaucoup moins. Quand on regarde de près les travaux de la recherche, on a la même impression. Qu'en pensez-vous ?

LG J'ai essayé de comprendre qu'elle était la place des enfants dans la société en orientant mon travail socio-historique sur la période courte des quarante dernières années et en la résumant sous un mot qui me semble rendre assez bien compte du rapport de la société aux enfants : le mot « passion », utilisé au sens d'un amour exacerbé mais aussi au sens sacrificiel du terme. De fait, en même temps que l'on a placé l'enfant à la une en focalisant l'attention surtout sur les débuts de la vie, en vouant un culte au Bébé, en croyant en un possible enfantement d'un enfant « parfait », on a aussi découvert que des enfants pouvaient être exposés à des choses graves, aux traumatismes de l'enfance ; que l'enfance est une période déterminante, y compris pour conjurer les inégalités d'origine de tous ordres, etc. Donc, en même temps que nous avançons dans une mise au jour de ce qu'est l'enfant, et tout spécialement le jeune enfant méconnu jusqu'ici, nous avançons aussi dans une conscience des déterminismes qui pèsent sur la petite enfance et sur l'enfance. Cependant, la place des enfants dans la société n'est pas du tout acquise. Les collectivités locales font des efforts mais les grandes villes, Paris par exemple, n'ont pas voué leurs espaces collectifs et publics aux enfants. Il suffit de regarder à l'échelle d'un arrondissement sur une période de vingt ou trente ans pour constater que les évolutions sont plutôt médiocres. C'est la foire d'empoigne pour dénicher des activités récréatives le mercredi, les enfants s'entassent l'été dans les espaces verts, sans parler de la récurrente question des modes de garde... La place des enfants et la prise en considération de leurs besoins à l'échelle d'une cité, d'une ville, d'un quar-

tier sont loin de ce que l'on devrait faire. En dehors des quelques squares, quels sont les lieux de socialité, et même de motricité, pour les enfants ? Et encore, les jeux dans les squares, comme le matériel urbain, l'équipement des voies et des trottoirs, sont défectueux, si ce n'est affligeants, par leur manque d'inventivité.

MR Est-ce que cela ne traduit pas une représentation de l'enfance un peu « blanche » ? On passerait en quelque sorte « par-dessus » cette période en attendant que les enfants grandissent...

LG L'enfance et l'éducation relèvent encore sûrement dans l'esprit, par exemple des politiques, du domaine privé, des prérogatives de la famille et, du coup, selon que celle-ci a ou non les moyens de financer leurs activités, les inégalités sociales devant l'éducation des jeunes enfants se creusent. L'État, les collectivités paraissent consacrer l'essentiel de leurs investissements aux écoles. Pour le reste, chacun doit se débrouiller pour parfaire l'éducation de son enfant en fonction de ses choix, s'en remettre à l'initiative privée, par définition inégalitaire. Les politiques de l'enfance ont fait des progrès en matière de protection de l'enfance, au plan de la considération des inégalités scolaires, mais, pour tout ce qui concerne le bon développement de l'enfant, et notamment ses loisirs, tout ce qui est hors du strict domaine scolaire, on est loin de pouvoir être fiers collectivement de nous.

MR La passion relativement récente pour l'enfant dans un pays qui vieillit provoque des conduites paradoxales, non ?

LG Françoise Dolto disait qu'une société pouvait s'apprécier selon la façon dont elle traite les professionnels de l'enfance... Tant que ces professions seront méconsidérées, aussi peu valorisées financièrement par exemple, on pourra affirmer que la société méprise les enfants. On continue de penser que ces métiers concernent essentiellement les femmes, que les jeunes filles peuvent s'orienter vers ces métiers par « amour des enfants » et par défaut d'inscriptions dans des filières plus nobles. Les jeunes hommes se sentent peu concernés. Un de mes étudiants doctorant, Nicolas Murcier, travaille sur la place des hommes dans les structures de la petite enfance et ses entretiens font apparaître une désaffection et une résistance massive à des métiers dits « pour gonzesses » ! Ces représentations très sexuées des rôles et des fonctions éducatives manifestent

que la place de l'enfant est encore peu acquise, place pour laquelle il faudrait se mobiliser parce que, de fait, c'est un enjeu majeur que de miser sur l'enfance dans une société vieillissante, comme vous le dites.

C'est paradoxal parce que si l'on considère les représentations, cette fois-ci non plus du point de vue de la scène publique mais de celui de la vie privée, l'enfant est au contraire hyper-investi. Le projet même d'enfant, la procréation prennent une place extrêmement importante avec la programmation des naissances. Si l'on devait poser quelques jalons pour dater l'évolution de la place de l'enfant, il est clair que la maîtrise de la fécondité, qui s'amorce avec les années soixante – soixante-dix, puis la baisse de la fécondité (1,89 enfant par femme en âge de procréer en 2004) transforment la configuration familiale, la font tourner autour de l'enfant qui est davantage investi comme individu. Dès lors, il prend une place de choix sur cette scène familiale.

Ce n'est pas la seule raison. Concomitante de ce phénomène, l'accélération des savoirs sur la petite enfance et, en amont, sur la gestation du bébé a provoqué des changements considérables. Dès le XIX^e siècle, la société s'est souciée de la lutte contre la mortalité infantile. Mais cette connaissance, cette reconnaissance du bébé vont changer définitivement la donne. Avant, l'intérêt était surtout hygiéniste et médical. On ignorait le rôle des interactions précoces avec le nourrisson par exemple. Mon collègue sociologue Gérard Neyrand, qui a travaillé sur une période plus longue, faisant démarrer sa réflexion à l'après-guerre, dit que c'est une période fondamentale pour la réorganisation des savoirs sur l'enfant. La guerre a produit des orphelins, des populations d'enfants dont les parents sont morts en camps, d'autres séparés durablement de leur famille. Ceux qui ont observé ces enfants se sont aperçus qu'il existe des liens d'attachement vitaux dont la privation peut entraîner jusqu'à la mort ou des carences majeures dans le développement, des formes de dépression également. Mais pour que ces savoirs se diffusent dans toute la société, il faudra des cir-

constances singulières : c'est à la faveur de transformations en profondeur concernant le rapport entre les hommes et les femmes et entre les parents et les enfants que les choses vont s'accélérer, qu'une véritable passion s'est nouée autour du bébé, réorganisatrice plus largement du rapport aux enfants dans la société. Elle résulte donc de la rencontre entre des savoirs et des évolutions sociales et culturelles extraordinaires qui se sont produites durant les années soixante-dix, aux lendemains de 68, pour faire vite, notamment avec la transformation progressive de la place des femmes dans la société, la sortie des rapports d'autorité de type patriarcal et, du coup, avec l'apparition de nouvelles attitudes conjugales et parentales. La passion se noue dans cette complexité.

MR Dans un récent dossier de la revue *Le Débat*, un article de Marcel Gauchet montrait jusqu'où va cette passion, incluant le versant noir de la passion et ses effets pervers...

LG Marcel Gauchet a repris une chose à laquelle j'ai été particulièrement sensible dans mon travail, à savoir le fait que l'on se soit mis à *désirer les enfants* et ce que cela induit comme transformation dans les mentalités et dans le rapport aux enfants. On faisait des enfants par devoir, par soumission, par dette aux générations précédentes. Tout à coup, on se met à programmer un enfant. Souvenons-nous des manifestations à l'époque, des slogans : « Un enfant si je veux quand je veux ! » et « C'est quand même chouette d'être désiré ! » C'est le message profondément culturel des années soixante-dix qui est venu s'ajouter à la pratique malthusienne de contrôle des naissances, à la pratique contraceptive proposée par la gynécologie moderne. Mais le message militant de la contraception a omis de dire que l'on ne retrouve pas sa fertilité de façon mécanique et que des phénomènes psychiques et somatiques peuvent intervenir et empêcher cette programmation du désir... J'ai consacré une grande part de mes recherches à la stérilité et précisément à cette inflation du discours

sur le désir d'enfant dans la société, à cette plainte, nouvelle, entendue dans les années quatre-vingt – quatre-vingt-dix, à propos de l'infécondité, de la détresse du manque d'enfant. René Frydman avait même inventé le terme de la médecine du désir ! L'idée de soigner le désir est assez étonnante d'ailleurs et à rebours de ce que prône la psychanalyse, qui vise à le faire émerger. De fait, dans cette période, il s'est agi de parler des enfants comme des objets d'un choix, que l'on pourrait appeler, en quelque sorte, au moment désiré, dans une maîtrise à la fois de la sexualité, de la biologie de la reproduction, de la dynamique conjugale, personnelle, sans oublier les stratégies de carrière. Tout cela a conféré aux enfants, sur la scène privée, une place singulière.

MR On parle d'enfant sujet, d'enfant roi, devenu sujet. On évoque le bébé objet du désir qui aurait glissé du statut d'objet à celui de sujet, mais quelle est sa juste place ? C'est un drôle d'enjeu que de pouvoir grandir à sa juste place, une place apaisée.

LG Je pense qu'il y a une tension entre l'enfant sujet et l'enfant objet, je suis d'accord avec vous. J'ai contribué à un ouvrage intitulé *Où est donc passé l'enfant ?* paru chez Érès il y a deux ans, qui traite spécifiquement de l'enfant sujet-objet. Sujet, c'est-à-dire une façon de considérer quotidiennement l'enfant, mais aussi un projet de faire que l'enfant *devienne* sujet, car on ne naît pas sujet. Je dirais plutôt, en me plaçant du point de vue de la théorie psychanalytique, que c'est un processus, une construction. Quand on parle d'enfant objet, il s'agit d'évoquer au contraire cette espèce de place fétichisée de l'enfant, un enfant objet, pris dans des logiques conjugales, amoureuses, qui par définition lui échappent, qui ont présidé à sa venue au monde et dans ou contre lesquelles il va devoir se construire. L'amour ne suffit pas à garantir une place à l'enfant, à l'inscrire dans une perspective de sujet. À l'extrême, tout le débat actuel sur l'homoparentalité, l'homofiliation, se fourvoie, à mon avis, en faisant comme si l'enjeu était d'aimer ou ne pas aimer les enfants. Je fais tout à fait crédit aux couples homosexuels qu'ils puissent aimer les enfants, en prendre soin, les faire grandir, mieux sans aucun doute que ces hétéros qui instrumentalisent leurs enfants dans des logiques adultes meurtrières ou perverses. Mais la vraie question, celle que n'épuise pas l'amour des enfants, est celle de l'évacuation de la différence sexuelle sur laquelle vient s'appuyer l'organisation symbolique de la filiation et de la famille : comment peut-elle être préservée, reconnue et non déniée ?

Je suis donc sensible à cette fétichisation de l'enfant, de cet enfant investi pour autant que ses parents puissent l'assigner à la place qu'ils souhaitent, qu'il réponde à leurs fantasmes et constructions imaginaires. Or, pour que l'enfant devienne sujet, évidemment qu'il va se construire dans les déterminations parentales, mais il a justement besoin aussi de s'en affranchir en partie. On peut donner de multiples exemples de ces enfants qui sont assignés à des avènements forcément « merveilleux » et qui représentent un capital narcissique pour leurs parents. Ils ont alors un statut d'objet, et le « décollage » est très douloureux : cela se manifeste souvent à l'adolescence par des fractures, des conflits, des déchirements, de l'arrachement. J'emploie des mots forts, mais c'est ce que l'on peut comprendre des problématiques adolescentes aujourd'hui, que ce soient autour des comportements à risques, des conduites alimentaires, addictives... Vous avez raison de dire que la place n'est pas tout à fait apaisée, mais, en même temps, je trouve cette situation plutôt formidable par rapport aux générations précédentes. L'enjeu est de devenir vraiment sujet et non pas le sujet de, assujéti à, et nous avons permis aux enfants depuis les trente dernières années de se construire dans une certaine autonomie par rapport à des destins prédéterminés. L'autonomie, je l'entends au sens de pouvoir se construire une trajectoire de vie qui fasse sens pour le sujet. Mais attention, l'autonomie, comme l'écrivait Castoriadis, ne veut pas dire être délié du tout, cela, c'est la psychose ! Par ailleurs, ce que je dis être un progrès peut être aussi pris dans les logiques de l'individualisme triomphant qui peuvent s'avérer très néfastes surtout lorsqu'elles se manifestent dès l'enfance...

MR ... ou bien se rattacher à quelque chose qui a trait à l'effacement des générations et à la confusion générationnelle.

LG Marcel Gauchet montre bien que cette bascule des âges de la vie se situe en rapport avec le vieillissement de la société. Ce n'est pas anodin. C'est ce que pour ma part j'appelle de façon un peu provocatrice « l'avenir est dans l'enfance », en évoquant ici la manière dont se réorganise la représentation des âges de la vie autour de l'enfance. Dans les années soixante – soixante-dix et depuis lors, l'enfant se présente un peu comme un « messie », nous découvrons que nous avons à apprendre des enfants et, plus fondamentalement, nous développons une hyperconscience que ce qui se joue dans l'enfance est décisif pour l'avenir. L'enfance était jusqu'alors regardée comme

un état d'inachèvement tourné vers l'âge adulte. Nous avons subitement inversé le schéma et l'âge adulte n'est plus la référence ultime mais plutôt synonyme de vieillissement, de moindre flexibilité, moindre inventivité, et l'on se tourne collectivement vers les enfants. Gauchet évoque quant à lui une redéfinition des âges de la vie. Il parle d'un « premier âge de l'existence », de l'enfance comme catégorie unifiant le tout : de la naissance à l'âge adulte. Je pense au contraire que la spécification en sous-âges ou âges différenciés est très significative. Le fait que l'on parle de petite enfance, d'enfance, de puberté, de pré-adolescence et d'adolescence établit un ordre, si ce n'est une hiérarchisation des âges de l'enfance. Ces représentations collectives croisent un autre phénomène qui travaille la société en profondeur autour de la réorganisation de la famille et du principe d'autorité. Il ne faut pas oublier que, jusqu'aux années soixante-dix, l'autorité était *paternelle* et qu'elle devient ensuite une autorité *parentale*. Les femmes prennent une place d'égal, de pair, dans cette configuration familiale. Et progressivement, ce qui s'est passé entre les hommes et les femmes s'est déplacé sur les rapports entre les générations. La déclaration des droits de l'enfant a sans doute joué un rôle important, mais par-dessus tout c'est la chute du principe d'une autorité absolue, non partagée, qui a redistribué les rapports conjugaux puis générationnels différemment. Dans cette redistribution, de fait, peu à peu, non seulement la parole de l'enfant peut être entendue mais elle peut faire autorité. Je suis très frappée du fait que dans les familles, partout, l'explication a remplacé l'arbitraire éducatif fondé jadis sur la dissymétrie des générations. Le « C'est comme ça ! » n'est plus de mise aujourd'hui.

MR Évoquons maintenant la question du côté des « passions tristes », avec les souffrances sociales des enfants telles que vous avez pu les observer en Seine-Saint-Denis.

LG J'ai abordé ce versant négatif en étudiant dans un premier temps le phénomène de l'enfant en danger et en particulier victime de maltraitance et d'abus sexuel et en tentant de comprendre quels en étaient les contours, les représentations chez les professionnels de l'éducation. Je continue à travailler sur le sens de cette figure négative de l'enfant, mais aussi sur les usages aujourd'hui très extensifs de la notion d'abus : un maître d'école qui passe sa main dans les cheveux d'un élève peut être accusé d'avoir outrepassé ses prérogatives d'enseignant ; ou encore, un enfant forcé à consommer un médicament constituerait déjà un premier signe de l'abus ! De la même façon, on entend de plus en plus fréquemment dire que des enfants abusent d'autres enfants. J'essaie de comprendre ce qui est mis sous ces mots et ce qui est lu à travers ce schéma de l'abus. Je suis interloquée par les effets dévastateurs de ces mots dans le domaine des pratiques éducatives. Un exemple récent : un inspecteur de l'Éducation nationale nous affirme que les maîtres d'école de sa circonscription ne proposent plus de classes vertes de peur de se faire accuser de pédophilie, des éducateurs de jeunes enfants hommes disent ne plus changer les enfants seuls de peur de... Nous sommes entrés dans un climat de soupçon. D'autre part, à travers la façon dont on s'approche de l'enfant, dont est régi le rapport à son corps, il est

possible de constater que toute la norme comportementale de l'adulte à l'enfant est en train d'être revisitée, en particulier en ce qui concerne le registre touchant la sexualité. Il en va de même des normes régissant les interactions entre enfants : les jeux de cour de récréation par exemple. Les petits garçons qui soulèvent la jupe des petites filles peuvent être perçus et leurs gestes décrits à travers les schémas de la domination masculine, et cela prend une ampleur inquiétante. Évidemment, les violences réelles existent encore, mais il n'est pas possible d'affirmer qu'elles ont progressé. Le néologisme « maltraitance » est d'ailleurs récent. Il date des années quatre-vingt. C'est une façon de considérer les pratiques que l'on ne voulait pas voir comme violentes jusqu'alors et qui se passaient sur la scène familiale – mais aussi, ne l'oublions pas, dans les institutions –, depuis les violences sexuelles et l'inceste jusqu'aux coups et humiliations en tous genres. Tout cet ensemble de faits a été regardé différemment et, à cette occasion, c'est tout le rapport entre les générations qui a été rediscuté. Aujourd'hui, par exemple, le fait de porter la main sur un enfant n'est plus tolérable. Les formations que j'ai animées sur le thème de l'enfance en danger manifestent que les éducateurs sont tous très vigilants : dès qu'ils apprennent qu'un enfant est battu, ils envisagent le signalement.

J'ai commencé ma recherche en 1993. Dix ans après, il n'est plus possible aux professionnels de faire dans la nuance. Tel enfant est battu : ils ne cherchent généralement plus s'il y avait une intentionnalité violente ou sadique de la part des parents. Et l'urgence est encore plus grande s'ils soupçonnent un abus sexuel. Les éducateurs (enseignants, travailleurs sociaux, équipes sanitaires, etc.) que j'entends ont beaucoup évolué dans la manière même de se rapporter à la vie des familles : il faut interdire, empêcher, et si les parents ne se rendent pas aux normes comportementales attendues, il faut employer des moyens de coercition. Il y a là un véritable enjeu et les rapports entre famille et institution scolaire sont particulièrement tendus lorsque les pratiques culturelles des familles sont incompréhensibles du point de vue des normes éducatives majoritaires. Beaucoup de mes interlocuteurs à l'Éducation nationale, instituteurs, directrices d'écoles maternelles, et aussi dans le second degré, disent ne rien comprendre à la façon dont certaines familles pratiquent l'autorité. Ils rencontrent là véritablement l'altérité. Cela manifeste la nécessité de réfléchir à la manière dont on estime qu'un enfant est en danger, à partir de quelle norme éducative, de quelle valeur.

MR Par ailleurs, les enfants ne sont pas toujours en danger là où on le croit. Ce qui se voit d'abord, c'est la misère, la précarité, la violence, mais par exemple, dans certaines familles aisées, les enfants peuvent être sommés de réussir pour coïncider avec le désir des parents, ce qui provoque des souffrances plus difficiles à détecter. Comment améliorer globalement l'éducation des enfants ?

LG C'est tout l'enjeu des formations auxquelles je participe, à partir de l'analyse des pratiques, qui est de faire prendre conscience des outils avec lesquels on objective la vie des gens. De fait, il y a une inégalité dans la gestion du danger et la vulnérabilité sociale est manifestement dans leur évaluation un facteur aggravant. D'autre part, on ne peut pas pour un enfant, au nom du bien de cet enfant que l'on projette, faire page blanche. Cet enfant doit faire avec ses parents. Ce qui ne veut bien sûr pas dire qu'il doit supporter quotidiennement l'horreur. Mais ces parents-là, on ne peut pas les effacer de son histoire, il faut qu'il puisse se construire malgré, contre et avec ces parents-là... Pour l'éducateur, le principal souci dans ce domaine devrait être d'essayer de desserrer un étai de déterminations – elles sont parfois infernales – pour permettre qu'émerge chez l'enfant un désir d'apprendre. Si déjà on pouvait se situer dans cette bienveillance-là, ce serait formidable ! Pour revenir à la tension entre enfant sujet et enfant objet, je dirais que notre pari est d'arriver à trouver une juste position entre les deux extrêmes que sont l'enfant passionnément investi, qui subit une pression à la réussite précoce dès la petite enfance, et l'écueil inverse, ce que Robert Castel appelle l'individu par défaut, ces enfants qui dès l'école maternelle sont stigmatisés et mis en situation d'échec. J'ai travaillé avec Bernard Charlot en 1989 dans une ZEP de la Seine-Saint-Denis et l'on voyait déjà les logiques se mettre en place, avec le pronostic précoce de leur échec futur. Que l'on parle d'échec en école maternelle est scandaleux. La vigilance sur ces principes me semble une absolue nécessité. ■

■ **LAURENCE GAVARINI** est professeur en sciences de l'éducation à l'université de Paris VIII.